

Fréquenter les écrits des Pères cisterciens

ENJEUX ET MODALITÉS

1. Pourquoi ?

Pour quelle raison et dans quel but fréquenter et étudier les écrits spirituels des auteurs cisterciens des XII^e-XIII^e siècles ? Quel est le sens et la portée de cette démarche ? Quel intérêt présente cette littérature des premières générations cisterciennes pour les membres de la Famille cistercienne du début du troisième millénaire ?

Notre motivation serait pour le moins insuffisante, voire superficielle et vaine, si elle n'était que l'expression d'une fierté, même légitime, d'être les héritiers d'un « bien culturel » prestigieux, qu'il nous incomberait de conserver, de restaurer et de promouvoir auprès d'un large public. Saint Bernard qualifierait cela d'affreuse curiosité (*turpis curiositas*) !

D'autre part, à la différence d'autres formes de vie consacrée, la vocation monastique est en premier lieu et essentiellement l'appel à rejoindre une communauté particulière, à faire partie de telle ou telle communauté bien précise. L'appartenance à un Ordre peut être ressentie, en un certain sens, comme quelque chose de relativement second. Cette dimension caractéristique de la stabilité monastique est d'ailleurs plus frappante et plus incisive encore en notre temps de planétarisation, de brassage des cultures et d'intense mobilité humaine.

Cependant aucun de nous, et aucune communauté, n'est dans la situation du ricin de Jonas, poussé tout seul en une nuit ! Nous sommes embarqués sur le grand fleuve d'une tradition spirituelle. Bien sûr, il ne s'agit pas de plonger dans le passé pour échapper aux interpellations, aux remises en question, aux difficultés de l'heure présente. Mais de prendre conscience que le seul moyen de vivre au présent et d'être tourné vers l'avenir, c'est de dialoguer avec le

passé, le passé personnel, communautaire et de l'Ordre. Aussi la distance culturelle considérable qui nous sépare de ces textes médiévaux ne fait que souligner la nécessité de la tâche d'interprétation et de compréhension.

À notre époque de grandes mutations dans tous les domaines, nous sommes appelés à revisiter de l'intérieur notre propre héritage spirituel, avec plus d'attention, de sérieux et de perspicacité que jamais auparavant. Nous avons à nous réapproprier de façon authentique l'identité de notre propre tradition, à redessiner correctement l'horizon constitutif de notre existence cistercienne, pour faire face de manière juste et cohérente aux défis de notre culture et de notre temps.

Émanation et véhicule de la tradition cistercienne, expression privilégiée de notre patrimoine spirituel¹, les écrits de nos Pères fondent notre spécificité cistercienne : ils transmettent en vérité la norme de notre propre existence monastique. Ce corpus est dès lors à situer – « institutionnellement » – entre la Règle de saint Benoît et les Constitutions.

L'enjeu qui sous-tend cette affirmation me paraît important, non seulement d'un point de vue spéculatif, mais aussi et surtout concret et vital par rapport aux perspectives et aux orientations d'avenir de la vie cistercienne aujourd'hui et demain. Cet enjeu peut être formulé selon l'alternative de fond que voici :

- L'héritage spirituel cistercien et, de manière plus précise, les écrits spirituels de nos Pères des XII^e-XIII^e siècles – avec l'expérience religieuse et monastique qu'ils véhiculent, et les fondements théologiques qu'ils comportent – sont-ils pour nous une médiation nécessaire et indispensable, une sorte de passage obligé, pour accéder au sens authentique de notre vie monastique spécifique ?
- Ou bien, au contraire, cette littérature cistercienne n'aurait-elle, somme toute, que la valeur relative d'une source parmi beaucoup d'autres ; voire, à la limite, ne serait-elle finalement qu'un écran à dépasser en vue d'atteindre ce qui serait la source beaucoup plus fondamentale, elle seule vraiment fondatrice et normative, à savoir la littérature des Pères du désert, au sens large du terme, et la littérature patristique en général, notamment orientale ?

La réponse à ces questions est grosse de conséquences. En tout cas, il est significatif que, vers la fin du XII^e siècle, la conscience collective

¹ Patrimoine dont font également partie le chant, l'architecture, l'art et même la méthode rationnelle d'exploitation agricole.

cistercienne, telle qu'elle s'exprime dans le *Grand Exorde de Cîteaux* (Dist. I, chap. 1-10), percevait la tradition monastique occidentale comme ayant une consistance et une originalité propres en face de la tradition monastique orientale. Encore faut-il savoir quel est le statut de la tradition cistercienne (et par voie de conséquence, de son héritage spirituel particulier) à l'intérieur de la tradition monastique d'Occident.

Certes, la tradition cistercienne ne peut être coupée, séparée de l'ensemble de la tradition ecclésiale (celle qui la précède et celle qui la suit) ; mais cela dit, pouvons-nous légitimement nous arrêter à la tradition spirituelle cistercienne et la considérer comme normative et fondatrice pour nous ? Autrement dit, pouvons-nous affirmer que la tradition monastique cistercienne jouit d'une consistance propre, inaliénable, d'une nature précise et unique, à la fois originale et originelle, que nous pouvons atteindre – je le répète – grâce à la médiation nécessaire et suffisante de l'héritage spirituel que nos Pères nous ont légué ?

Si la réponse doit être positive, alors nous sommes de plein droit des cisterciens et des cisterciennes. Si la réponse devait être négative, au mieux, serions-nous une sorte de « bénédictins réformés » ; mais l'événement Cîteaux, le fait cistercien comme tel, ne représenterait plus pour nous qu'un épiphénomène historique, finalement secondaire et accidentel. La tradition cistercienne serait simple épisode culturel, localisé et circonscrit : localisé en une région déterminée de l'Europe, et circonscrit dans les limites d'un âge révolu. Il s'ensuivrait logiquement que la tradition cistercienne, avec son héritage spirituel, pourrait être allégrement enjambée, dépassée, mise entre parenthèses ; cela serait même souhaitable, par exemple dans le processus d'inculturation du monachisme en des continents tels que l'Afrique, l'Asie ou l'Amérique Latine.

Dans une telle perspective, la tradition cistercienne se verrait assigner le rôle foncièrement secondaire et provisoire, quoique providentiel, que revêt pour nous la tradition particulière de la réforme de la Trappe au XVII^e siècle et du mouvement de la Stricte Observance. Traditions secondaires et provisoires précisément en ce que celles-ci se voulaient explicitement un renvoi à la tradition authentique du premier Cîteaux (tel qu'on pouvait le rêver à l'époque), un retour au vrai Cîteaux. C'est pourquoi ce mouvement de réforme porte en lui-même l'exigence de son dépassement, par fidélité à sa visée essentielle, afin qu'à notre tour nous puissions, en notre temps, atteindre plus pleinement et plus authentiquement la source à laquelle elle se proposait de conduire.

Non, l'Ordre cistercien, bien mieux, la Famille cistercienne ne peut être réduite au statut d'un simple mouvement médiéval français de réforme monastique. La tradition spirituelle issue des écrits des premières générations cisterciennes est constitutive d'un ordre monastique nouveau, qui a pris corps grâce à une lecture particulière de la Règle de saint Benoît². Ces écrits ont donc pour nous un caractère fondateur et normatif, et en ce sens, ils sont pour nous indispensables et indépassables.

Au demeurant, le fait de privilégier la tradition spirituelle élaborée au cours du premier siècle cistercien tient à la situation institutionnelle sans doute unique de notre Ordre. Les origines cisterciennes sont une réalité mouvante, complexe et progressive. La fondation de Cîteaux en effet ne coïncide pas avec la naissance de l'Ordre et le charisme cistercien ne peut être identifié tout uniment avec le propos monastique réformateur du groupe qui a fondé le Nouveau Monastère. Bien sûr, entre le premier Cîteaux et l'Ordre cistercien il y a un profond lien organique, une continuité essentielle. Aussi la formule traditionnelle : « Cîteaux, notre Mère » est particulièrement juste. Elle marque de façon suggestive l'identité et la différence. Car l'Ordre cistercien est le fruit de tout un processus de maturation, sur le plan institutionnel et spirituel. Évolution traversée de secousses et de crises, qui s'est prolongée durant une période fondatrice d'une bonne cinquantaine d'années, jusqu'après le milieu du XII^e siècle. Or, la genèse progressive de notre Ordre, accompagnée par la prise de conscience de son identité spirituelle et de sa consistance institutionnelle – en tant que « lecture particulière » de la *RB*, à l'intérieur d'une pluralité de lectures possibles –, a été marquée de manière décisive par l'action et les écrits de très grandes figures d'abbés et de maîtres spirituels, et en premier lieu par saint Bernard³.

² S'il y a un Ordre religieux dans l'Église d'Occident, c'est bien l'Ordre cistercien. Il peut même à bon droit être considéré comme le premier Ordre religieux, au sens technique du terme, à s'être constitué dans l'Église.

³ Faut-il dès lors joindre Bernard aux trois « fondateurs », Robert, Albéric et Étienne ? Cela respecterait davantage l'articulation réelle des événements, mais ne permettrait pas encore d'écarter toute équivoque. Le plus important, ce serait, semble-t-il, d'acquiescer à une vision historique renouvelée qui – ayant renoncé au vain propos d'identifier un ou plusieurs fondateurs et de sonder leurs intentions et leur charisme – pense désormais en termes de « période fondatrice » se prolongeant jusqu'au milieu du XII^e siècle (cf. l'important Chapitre Général de 1152 où a été prise la décision d'arrêter l'expansion de l'Ordre, avec la défense de toute nouvelle fondation ou agrégation : *Twelfth-Century Statutes from the Cist. Gen. Ch.*, ed. Chr. WADDELL, Brecht 2002, p. 560 et 610).

L'idée commence à se frayer le chemin dans la conscience collective de la Famille cistercienne.

2. Comment ?

Après avoir posé la question du *pourquoi*, il reste à se demander *comment* fréquenter les écrits des Pères cisterciens des XII^e et XIII^e siècles. Il y a en effet une bonne et une mauvaise manière de le faire, un bon et un mauvais usage de leurs œuvres.

Les suggestions positives à la question du *comment* seront proposées sous forme de contrepartie à quatre ou cinq dangers qui guettent le lecteur selon son tempérament ou son penchant culturel. À savoir : l'intégrisme, le fondamentalisme, l'archéologisme, le concordisme et l'intellectualisme.

1. La *lecture intégriste* considère les auteurs cisterciens des XII^e et XIII^e siècles comme une réalité absolue, exclusive de toute autre. Cette manière de procéder aboutit à la fermeture plus ou moins totale à d'autres voix, au reste de la tradition chrétienne, aussi bien précédente que suivante. Il arrive également que cette conception étriquée, éprouvée vivement comme un devoir, engendre un sentiment de culpabilité, lorsqu'on se voit incapable de s'y enfermer à vie. En revanche, la fréquentation de la tradition cistercienne est authentique lorsque – par cet enracinement même dans notre patrimoine – nous sommes amenés à élargir peu à peu nos propres horizons culturels et spirituels, et à devenir ainsi de plus en plus catholiques, au sens étymologique du terme⁴. Par ailleurs, dans le corps communautaire il y a des membres différents, et chacun a sa manière appropriée de puiser à la source unique de notre vie cistercienne.

2. La *lecture fondamentaliste* aborde les textes au ras de la lettre, aime à les prendre au pied de la lettre en excluant ou en faisant fi de toute approche critique, de toute étude tant soit peu attentive à en dégager leur véritable sens. Lecture superficielle, limitée souvent au registre esthétique ou sentimental. Au contraire, il est important de tenir compte des divers genres littéraires et du sous-bassement culturel des textes. En certains cas, il est même opportun de relever la conjoncture socio-économique qui peut avoir été le support idéologique ou la conséquence de certaines doctrines théologiques ou spirituelles, ou simplement la condition de possibilité de leur formulation. Le sérieux de notre démarche implique aussi que nous nous interrogeons sur l'espace du « crédible disponible »

⁴ « Dans la tradition, on peut se servir de tout, mais il ne faut s'arrêter nulle part. Pas même à la belle (peut-être trop belle) littérature du douzième siècle. Car il ne s'agit pas tant aujourd'hui d'amour des lettres ni de désir de Dieu que d'amour du Christ humilié jusqu'à la croix et de l'obéissance à Dieu » H.U. VON BALTHASAR, « Les thèmes johanniques dans la Règle de S. Benoît et leur actualité », *Collectanea Cisterciensia* 37 (1975), p. 14.

qui est aujourd'hui le nôtre à propos de textes qui appartiennent à un univers culturel obsolète⁵.

3. La *lecture archéologique* tend à réduire le sens d'un texte au sens des sources que l'auteur utilise plus ou moins ouvertement. Sous une apparence savante et scientifique, une telle perspective herméneutique, une telle méthode d'interprétation est cause de malentendus, de méconnaissances et de confusions. Une lecture correcte, sans négliger ce que peut apporter la connaissance des sources, s'oriente non pas en arrière, mais en avant. Elle n'est pas archéologique, mais téléologique. Il est en effet bien plus riche de sens de lire un texte en ayant en vue ce qui en lui est porteur de vie et d'avenir, en prenant en compte l'accomplissement ultérieur de la vérité qui commence à germer, en relevant les influences qu'il a exercées et les développements qui se réclament de lui. Par ailleurs, d'une certaine façon, le sens et la portée d'un écrit croît et prend forme dans la suite des temps avec la succession des générations de lecteurs. Et les différents lieux à partir desquels on lit (époque, culture, société), mettent en lumière des virtualités nouvelles d'un même texte. Il convient donc d'accorder un grand intérêt aux relectures et aux interprétations des écrits cisterciens, notamment ceux de saint Bernard, de la part des grands auteurs spirituels des siècles postérieurs, en particulier du xvii^e siècle.

4. La *lecture concordiste* ou syncrétiste convie au nivellement des pensées, à la normalisation des courants spirituels et théologiques. Motivée par un louable souci de paix et de concorde, elle se laisse volontiers duper par l'identité matérielle du vocabulaire, ou par la similitude des formules littéraires et des thématique entre les écrits spirituels cisterciens du xii^e siècle et ceux d'autres milieux contemporains ou de l'époque patristique. Or, une lecture authentique se tient à distance de cet irénisme idéologique qui appauvrit et dénature la qualité propre de chaque texte. Une lecture correcte est sereinement sensible à la différence de tonalité entre discours théologiques analogues, entre doctrines spirituelles semblables, et sait reconnaître leurs divers fondements et leurs enjeux spécifiques. Elle évite de tout mélanger en gommant les solutions de continuité et en faisant l'impasse sur les possibles mutations de signe dans les valeurs en cause. La bonne manière de lire ne verse pas dans la facilité d'une habile mise en contraste, où l'altérité vigoureusement soulignée servirait de

⁵ Comme le rappelait P. THON, dans son article : « Expliquer le credo à des scientifiques ? », paru dans la *Revue Théologique de Louvain* 34 (2003), p. 354-365 ; voir p. 357-359.

repousser ; mais elle ne craint pas de relever les éventuels conflits d'idées ou les oppositions doctrinales latentes. Cela est d'autant plus nécessaire que, pour la mentalité médiévale, il était malséant, et parfois même dangereux, d'être original, ou du moins de le laisser paraître. Aussi on mettait le plus grand soin à effacer les traits apparents d'originalité, à proclamer qu'on n'inventait rien, à déguiser sa propre pensée, son expérience très personnelle, sous un vocabulaire traditionnel, ou en l'abritant derrière l'autorité patristique.

5. La *lecture intellectualiste* ou abstraite. Celle-ci peut revêtir trois formes. La première consiste à méconnaître le trait caractéristique des écrits des Pères cisterciens. Il s'agit en effet d'une littérature essentiellement de type initiatique : ces textes souhaitent en quelque sorte prendre le lecteur par la main et le conduire pas à pas jusqu'à l'expérience spirituelle. Aussi y a-t-il comme un cercle – non point vicieux, mais bien vertueux ! – entre expérience personnelle du lecteur et compréhension authentique du texte, dans un dynamisme dialectique jamais fermé, un va-et-vient susceptible de dégager toujours de nouvelles harmoniques, au fur et à mesure de l'évolution spirituelle du lecteur et de sa maturation humaine⁶. En abordant nos auteurs cisterciens, il faut donc savoir ce qu'on peut y chercher et dans quel esprit. Autrement on finira par être désorienté et déçu. Au reste, il est recommandable de ne pas prendre pour de la ferveur spirituelle ou pour une expérience de Dieu une simple joie naturelle ou une saine et revigorante jouissance intellectuelle éprouvée à la lecture d'un beau texte ou d'une page qui nous parle spécialement.

La deuxième forme de lecture intellectualiste tend paradoxalement à transformer la fréquentation et l'étude de nos Pères en un alibi à la médiocrité spirituelle : le texte est alors exploité comme prétexte pour fuir la rencontre vitale avec soi-même, avec les autres et avec Dieu, en érigeant sans cesse une barrière toujours plus épaisse et plus haute de papier entre soi-même et l'interpellation concrète de Dieu à l'égard de notre conversion personnelle⁷.

⁶ « Les paroles divines grandissent avec celui qui les lit », faisait déjà remarquer Grégoire le Grand (*Homélies sur Ez* 7, 8 ; SC 327, p. 244, 11-12). Et encore : « L'écriture sainte d'une certaine manière progresse avec ses lecteurs » (*Morales sur Job* 20, 1 ; CCM 143A, p. 1003, 1-2.10). Voir à ce propos P. C. BORI, *L'interprétation infinie*, Paris, 1991, en particulier p. 7 et 51-62.

⁷ Dans un petit livre, qui fait souvent appel au témoignage de nos Pères (Bernard, Aelred, Gilbert de Hoyland, Gueric, Jean de Forde), Jean-Louis CHRÉTIEN démasque cette ambiguïté intellectualiste à propos « d'une large part (mais d'une part seulement !) de l'exégèse dite à tort 'critique', où la seule chose qui soit à l'abri de toute critique est l'exégète lui-même, ainsi que ses télécommandes préfabriquées, caché qu'il est derrière des monticules de fiches et de gloses comme Adam déchu, pour ne pas avoir à répondre à la question de Dieu qui lui demande : 'Où es-tu ?' et 'Qui es-tu ?' » Et l'auteur ajoute : « Ce qu'est la parole en effet,

La troisième forme de fréquentation intellectualiste est celle qui engage à lire nos Pères du XII^e siècle à rebours et à contre-courant : on va se plonger dans le passé pour échapper aux angoisses, aux incertitudes, aux défis du présent, voire même par dédain ou par condamnation du présent. Au contraire l'étude authentique des textes monastiques du Moyen Âge doit plutôt représenter pour nous une sorte de formation à l'avenir. Car le dialogue vrai avec le passé nous apprend à vivre au présent et nous ouvre à l'avenir.

*
* *

Souligner le sens spécifique et la portée institutionnelle que les auteurs cisterciens des XII^e-XIII^e siècles ont pour les membres actuels de la Famille cistercienne, n'implique nullement que leur fréquentation doive être réservée à un cercle de lecteurs « autorisés » ! Le message spirituel de nos Pères appartient à l'Église et il est capable de profiter non seulement à tous les moines et moniales mais à tout être humain.

Dans cet esprit, laissons retentir en nous la célèbre recommandation de dom Jean Mabillon dans son *Traité des études monastiques* (II, 3, 2) :

De tous les livres que les moines doivent ou peuvent lire, il n'y en a point, après les livres sacrés, qui leur puissent être plus utiles, ou qui leur doivent être plus familiers, que les œuvres de saint Bernard. Ce doit être la nourriture la plus ordinaire de leurs âmes durant toute leur vie, et ils ne doivent jamais interrompre la lecture de ce grand maître des solitaires, que pour la reprendre ensuite avec plus de goût et d'avidité. Ils trouveront dans cette lecture tout ce qu'ils peuvent chercher ailleurs : la solidité, l'agrément, la diversité, la justesse, la brièveté, le feu, les mouvements. Et je ne sais si on peut trouver une personne que Dieu ait destiné plus particulièrement pour réformer les mœurs de l'état monastique, et qui y ait réussi avec plus de succès que ce grand homme.

Abbaye d'Orval
B – 6823 VILLERS-DEVANT-ORVAL

Gaetano RACITI, ocsso

nous ne le savons que d'en répondre et que d'y répondre, et ce qu'est la Parole de Dieu, nous ne le savons que de répondre à Dieu en lui répondant, ce qui implique toujours le mouvement abrahamique de quitter le lieu où l'on se trouvait, et donc celui qu'on était. » (*L'intelligence du feu. Réponses humaines à une parole de Jésus*, Paris 2003, p. 9-10).